



## Portrait du sultan

Sarga Moussa

### ► To cite this version:

| Sarga Moussa. Portrait du sultan. Lamartine, 2004, Tiré, Turquie. pp.P. 243-253. halshs-00257252

**HAL Id: halshs-00257252**

**<https://shs.hal.science/halshs-00257252>**

Submitted on 18 Feb 2008

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Portrait du sultan

Pour un idéologue comme Volney, dont le *Voyage en Syrie et en Égypte* eut une fortune considérable, les provinces de la Turquie sont une vaste ruine, dont il voit la manifestation dès son arrivée en Égypte, en 1784 : « Pendant deux heures de marche, on suit une double ligne de murs et de tours, qui formaient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie. La terre est couverte des débris de leurs sommets ; des pans entiers sont écroulés ; les voûtes enfoncées, les créneaux dégradés, et les pierres rongées et défigurées par le salpêtre. »<sup>1</sup> Accusés tout à la fois d'incurie et d'arbitraire, le gouvernement ottoman et ses représentants locaux, pachas et beys, font l'objet d'une critique récurrente de la part des voyageurs français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Voyager en Orient, à cette époque, c'est donc bien souvent traverser une sorte de grand désert, ou tout au moins des territoires laissés incultes par peur de devoir payer le *miri*, l'impôt en nature qui écrase la population paysanne. Choiseul-Gouffier s'en indigne dans son *Voyage pittoresque de la Grèce* : « Cet empire immense, maître des pays auxquels la nature a tout accordé, ne peut jouir de tous ses bienfaits, et languit inanimé »<sup>2</sup>. Cette métaphore corporelle, associée à l'Empire ottoman, anticipe sur l'image de l'« homme malade », formule que le tsar Nicolas I<sup>er</sup> aurait employée en 1853, à la veille de la guerre de Crimée<sup>3</sup>. Alors même qu'ils tentent de moderniser leur empire, les sultans sont donc de plus en plus fragilisés.

Mais le sentiment d'avoir affaire à un pouvoir affaibli, voire moribond, est bien antérieur, on vient de le voir. La guerre de libération de la Grèce, dans les années 1820, provoque un premier ébranlement, suivi par la politique expansionniste du pacha d'Égypte, qui conquiert la Syrie et qui remporte des victoires retentissantes à Konya (1831) et à Kütahya (1832). Il ne faut rien moins que l'intervention des puissances européennes pour arrêter Ibrahim, fils de Méhémet-Ali et général en chef de son armée, qui menace directement la Porte. Lamartine, qui se trouve lui-même en Orient en 1832-1833, en tire argument pour rêver à son tour à une grande campagne civilisatrice :

« Alexandre a conquis l'Asie avec trente mille soldats grecs et macédoniens ; – Ibrahim a renversé l'empire turc avec trente ou quarante mille enfants égyptiens, sachant seulement charger une arme et marcher au pas. Un aventurier européen, avec cinq ou six mille soldats d'Europe, peut aisément renverser Ibrahim et conquérir l'Asie, de Smyrne à Bassora, et du Caire à Bagdad, en marchant pas à pas. »<sup>4</sup>

L'Empire ottoman résistera jusqu'à la Première Guerre mondiale. Mais Lamartine, à l'instar de nombre de ses contemporains, croit son écroulement imminent. On peut émettre l'hypothèse que cette image d'une Turquie affaiblie, largement partagée par les voyageurs contemporains, rejaillit sur celle du sultan, en l'occurrence Mahmoud II (1808-1839).

Mais cette figure du pouvoir, même contesté, continue d'exercer une irrésistible fascination sur les voyageurs français de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Nerval, Du Camp, Gautier, parmi d'autres, donnent à voir, à travers leurs récits de voyage, un sultan

<sup>1</sup> Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte* [1788], dans *Œuvres*, t. III, Paris, Fayard, 1998, p. 17.

<sup>2</sup> Comte de Choiseul-Gouffier, *Voyage pittoresque de la Grèce*, t. I, Paris, 1782, p. 165 ; je souligne.

<sup>3</sup> Voir Paul Dumont, « L'homme malade », dans *Histoire de l'Empire ottoman*, sous la dir. de Robert Mantran, Paris, Fayard, 1989, p. 501.

<sup>4</sup> Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient* [1835], éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 425. Sur la « question d'Orient », voir Nicolas Courtinat, *Philosophie, histoire et imaginaire dans le Voyage en Orient de Lamartine*, Paris, Champion, 2003, p. 266 et suiv.

« mélancolique » en la personne d'Abdul-Medjid (1839-1861), dont le portrait fait étrangement penser à la condition de l'artiste solitaire. Lamartine le rencontre d'ailleurs personnellement, lors de son second séjour en Turquie, en 1850 : il peint le fils de Mahmoud II comme un homme à la fois généreux et affaibli, confiné dans une sorte d'exil intérieur, et sur lequel le poète projette sa propre destinée politique malheureuse. Mais voyons d'abord comment le sultan apparaît aux yeux des premiers voyageurs du XIXe siècle.

## I. Un pouvoir affaibli

C'est en général lorsqu'il se rend à la mosquée, pour la prière du vendredi, que le sultan peut être aperçu par les voyageurs à Constantinople. L'un des tout premiers à décrire ce rituel, au XIXe siècle, est le comte de Forbin, qui accompagne l'ambassadeur de France dans la capitale ottomane, en 1817 : « Le Grand-Seigneur me parut avoir trente ans à peine. Sa figure est pâle, noble et régulière. Il promenait sur son peuple de grands yeux noirs, dont les regards étaient accueillis par le silence le plus profond. »<sup>5</sup> Le peuple, apparemment, manifeste son respect pour son souverain. Mais, pour Forbin, cet attachement risque de ne pas durer, le sultan apparaissant comme une sorte de pouvoir de pure façade :

« On s'explique difficilement la durée de l'Empire ottoman, sur-tout l'existence des Turcs en Europe, quand on voit de près l'ignorance et l'indiscipline de leurs troupes soldées, le désordre des finances, l'état de dénûment des forteresses, les révoltes des agas les plus voisins de Constantinople, enfin l'indépendance des pachas de Morée, d'Égypte et de Damas. *Le titre seul de calife soutient encore le sultan sur le trône le plus chancelant de l'univers.* »<sup>6</sup>

Pourtant, à ce moment de son règne, Mahmoud II n'a pas encore eu à affronter la révolte des janissaires. Mais il est monté sur le trône à la faveur d'une série de troubles (déposition de Mustafâ IV et assassinat de Selîm III), tandis que les grandes puissances européennes tentent de limiter la domination territoriale de l'Empire ottoman<sup>7</sup>. En revanche, lorsque l'historien Joseph Poujoulat se trouve à Constantinople, treize ans plus tard, le massacre des janissaires, cette milice d'anciens esclaves opposés aux réformes, est dans toutes les mémoires. En effet, en juin 1826, Mahmoud II fit tirer au fusil et au canon sur les casernes des révoltés, dont plusieurs milliers furent tués sur la place de l'Hippodrome (At-Meydani). C'est à ce titre qu'il est devenu un « personnage historique qu'on ne peut oublier », comme dit ironiquement Poujoulat :

« je l'ai vu plusieurs fois ; c'est un homme de quarante-cinq ans, d'une taille ordinaire, les épaules fortes, le nez aplati, le visage très coloré ; sa physionomie ne révèle point l'énergie qu'il a déployée dans certaines circonstances ; il a le regard terne et sans expression, il ne manque cependant pas de dignité dans son maintien ; on dit généralement que Mahmoud est l'idole des harems... »<sup>8</sup>

Le portrait, sans virer franchement à la caricature, donne toutefois une image qui se veut « réaliste », donc démythifiante, du souverain ottoman. Capable d'une violence soudaine, mais sans lendemain (Poujoulat reproche à Mahmoud II de manquer de « cette ténacité si

<sup>5</sup> Comte de Forbin, *Voyage dans le Levant, en 1817 et 1818*, Paris, Imprimerie Royale, 1819, p. 45.

<sup>6</sup> *Ibid*, p. 46-47 ; je souligne.

<sup>7</sup> Voir Robert Mantran, « Les débuts de la question d'Orient », dans *Histoire de l'Empire ottoman*, op. cit., p. 434.

<sup>8</sup> Joseph Michaud et Joseph Poujoulat, *Correspondance d'Orient* [1833-1835], Bruxelles, Gregoirs, Wouters et Cie, 1841, t. III, p. 12 (lettre 47).

nécessaire aux grandes entreprises »)<sup>9</sup>, ce dernier est finalement condamné au nom de la polygamie musulmane (il est avachi par ses débauches supposées), ce qui rend d'autant plus ridicule, selon le voyageur, son désir « d'obtenir l'attention et les suffrages de l'Europe »<sup>10</sup>. On notera enfin que la date à laquelle cette série de lettres sont écrites depuis la capitale ottomane (elles sont datées de septembre 1830) ne peut que renvoyer, fût-ce de manière allusive, au contexte politique de la France. Non pas qu'il faille voir en Mahmoud II une transposition codée de Louis-Philippe. Mais le voyage en Orient que le légitimiste Michaud accomplit avec son jeune collègue, juste après la Révolution de Juillet, apparaît comme une façon pragmatique de mettre à distance une actualité troublée.

Lamartine, qui se trouve à Constantinople en mai 1833, est assez proche de Poujoulat dans le diagnostic qu'il porte sur Mahmoud II. Pour lui, le massacre des janissaires aurait été justifié s'il avait conduit à une véritable régénération. Mais le sultan, qui exécuta cet acte « en héros », n'est pas allé jusqu'au bout de sa logique : « il est trop tard ; son génie n'est pas à la hauteur de son courage ; l'heure de la décadence de l'empire ottoman a sonné. »<sup>11</sup> Ce jugement, qui s'avéra rétrospectivement hâtif, est évidemment lié à l'actualité politique. En décembre 1832, l'armée turque commandée par le grand-vizir Rechîd Mehmed Pacha est vaincue à Konya par Ibrahim Pacha, qui envisage d'aller jusqu'à Bursa. Devant la menace égyptienne, le sultan est obligé de faire appel à la protection du tsar Nicolas Ier, qui obtiendra (traité de Hünkâr Iskelesi, 8 juillet 1833) que tous les navires de guerre, y compris anglais et français, se retirent des Détroits. Lamartine, qui assiste à une fête, sur le Bosphore, donnée par le comte Orloff, le commandant de la flotte russe, a parfaitement compris la position humiliante dans laquelle se trouve le sultan :

« C'était le maître d'un empire chancelant, obligé de demander à ses ennemis appui et protection contre un esclave révolté [i. e. Méhémet-Ali, le pacha d'Égypte], et assistant à leur gloire et à sa propre humiliation. Que pouvaient penser les vieux Osmanlis qui voyaient les lueurs du camp des barbares chrétiens, et les étoiles de leurs feux de joie éclater sur les montagnes sacrées de l'Asie, retomber sur le dôme des mosquées, et aller se réverbérer jusque sur les murailles du vieux sérail ? Que pensait Mahmoud lui-même sous le sourire affecté de ses lèvres ? »<sup>12</sup>

Le « Résumé politique du *Voyage en Orient* » tirera aussitôt les conclusions de cet affaiblissement, – conclusions fondées, une fois encore, sur des prémisses erronées, que Lamartine supprimera, d'ailleurs, à l'occasion de rééditions ultérieures de son texte. Il écrit ainsi, dans l'édition originale :

« L'empire turc s'écroule, et va laisser, d'un jour à l'autre, un vide à l'anarchie, à la barbarie désorganisée, des territoires sans peuples, et des populations sans guides et sans maîtres ; et cette ruine de l'empire ottoman, il n'est pas nécessaire de la provoquer, de pousser du doigt le colosse ; elle s'accomplit d'elle-même providentiellement par sa propre action, par la nécessité de sa nature. »<sup>13</sup>

Or, Lamartine supprime ce paragraphe en 1849, dans l'édition des *Œuvres complètes* dite des Souscripteurs, d'abord parce qu'il était devenu blessant pour le fils de Mahmoud II, le sultan Abdul-Medjid, auquel l'homme politique déchu était redevable d'une concession territoriale (on y reviendra), mais aussi parce que l'Histoire avait infirmé le pronostic émis par l'auteur

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>10</sup> *Ibid.*

<sup>11</sup> Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 542 et 543.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 581.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 736.

du *Voyage en Orient* en 1835, ce qui lui avait fait envisager, à l'époque, l'idée d'un protectorat exercé par les puissances européennes sur les restes de l'Empire ottoman.

La violence verbale dont Lamartine fait preuve dans le « Résumé politique » (il n'hésite pas à encourager la colonisation militaire de l'Algérie en affirmant que le littoral de l'Afrique est « un vaisseau sans pavillon, sur lequel tout le monde peut tirer »)<sup>14</sup> ne l'empêche pas, lorsqu'il se trouve dans la capitale ottomane, en 1833, de faire tout ce qu'il peut pour s'approcher des lieux du pouvoir. Il voit ainsi de l'extérieur, à travers une fenêtre ouverte, les appartements du sultan, dans l'un de ses palais au bord du Bosphore<sup>15</sup>, puis il visite « l'intérieur du sérail »<sup>16</sup> grâce à un ancien officier piémontais (M. Calosso, devenu Rustem-Bey) passant pour « l'inspirateur militaire »<sup>17</sup> de Mahmoud II. Le seul moment où Lamartine, qui se déplace en caïque, dit avoir aperçu le sultan, est lorsque celui-ci sort de son palais de Beglierbey :

« Je passai lentement sous ce palais, où veillent sous le marbre et l'or tant de soucis et tant de terreurs ; j'aperçus le Grand-Seigneur assis sur un divan, dans un des kiosques sur la mer ; Achmet-Pacha, un de ses jeunes favoris, était debout près de lui ; le sultan, frappé de l'habit européen, nous montra du doigt à Achmet-Pacha, comme pour lui demander qui nous étions ; je saluai le maître de l'Asie à la manière orientale, il me rendit gracieusement mon salut. »<sup>18</sup>

Dans cette scène très brève, où aucun mot n'est échangé, le narrateur du *Voyage en Orient* parvient cependant à donner l'impression d'une première rencontre, comme une anticipation du vrai face-à-face avec le sultan, qui n'aura lieu en réalité qu'en 1850, avec Abdul-Medjid. Mais déjà, lors de son premier voyage en Orient, Lamartine se donne à voir comme un visiteur d'exception, à qui il est permis de saluer le souverain sans même avoir sollicité d'audience, mais qui sait aussi parfaitement quels sont les usages à respecter, fût-ce en-dehors de tout protocole.

Cet épisode a-t-il réellement eu lieu, et de la façon dont il est ici raconté ? Nous ne le saurons sans doute jamais, mais il est sûr que le narrateur du *Voyage en Orient* a tenu à l'y faire figurer, et qu'il constitue un « plus » par rapport aux Voyages antérieurs, dont les auteurs ne pouvaient se prévaloir d'une relation privilégiée (réciprocité des saluts) avec le sultan. La fascination qu'exerce le pouvoir sur Lamartine annule ici, momentanément, toute prise de position idéologique sur la « ruine » de l'Empire ottoman, pour basculer dans une vision éblouie et quasiment intemporelle de celui qui est qualifié de « maître de l'Asie ».

## II. Le sultan mélancolique

Avec le remplacement de Mahmoud par son fils Abdul-Medjid en 1839, l'image du sultan affaibli s'accroît et l'on trouve, chez plusieurs voyageurs des années 1840-1850, un portrait relativement stéréotypé, dont la caractéristique principale est la « mélancolie »<sup>19</sup>.

---

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 551-552.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 569.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 564.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 557.

<sup>19</sup> Ce motif a été relevé, sans pour autant qu'une interprétation en soit proposée, par Kemal Ozturk dans un mémoire de maîtrise, « Le souverain ottoman dans les récits de voyage français au XIX<sup>e</sup> siècle », sous la direction de Jean-Claude Berchet, Université Paris III, octobre 1985, p. 96 et suiv.

Nerval se trouve à Constantinople à la fin de l'année 1843. C'est à ce moment-là qu'il aperçoit le sultan, « un sentiment de mélancolie [...] empreint sur sa figure pâle et distinguée »<sup>20</sup>. Le narrateur du *Voyage en Orient* peint Abdul-Medjid comme une personne prisonnière de son rôle, à la fois consciente de ses obligations sociales et résignée à les accepter, donc en perpétuelle auto-représentation (« Tous les vendredis, il est *obligé* de se rendre en public à l'une des mosquées de la ville, où il *doit* faire sa prière, afin que chaque quartier puisse le voir tour à tour »)<sup>21</sup>. Sur le plan politique, son pouvoir serait « plus borné que celui d'un monarque constitutionnel », car soumis au bon vouloir des ulémas, « qui forment à la fois l'ordre judiciaire et religieux du pays »<sup>22</sup> ; ceux-ci le pousseraient à exercer malgré lui une justice parfois cruelle, comme s'il était un vrai despote, alors qu'il porte lui-même le costume de la réforme, « la redingote simple et boutonnée jusqu'au col »<sup>23</sup>, signe visible de sa volonté d'occidentalisation.

Sur le plan religieux, Abdul-Medjid apparaît également comme un souverain soumis aux pressions extérieures, puisque, d'après Nerval, il ne parvient pas à imposer son pouvoir face à la communauté orthodoxe de la capitale ottomane. On le voit ainsi dans l'embarras face au cortège d'un enterrement grec, à Péra. Le croisement dans la même rue n'étant pas possible, c'est finalement l'archimandrite qui obtient gain de cause, obligeant l'escorte impériale à « attendre que le mort fût passé »<sup>24</sup>. Le narrateur en est réduit à voir dans cet aveu de faiblesse un signe de « tolérance »<sup>25</sup>, un mot qui, certes, résonne dans l'ensemble du *Voyage en Orient*<sup>26</sup>, mais qui, dans ce contexte, montre symboliquement que ce souverain n'est en somme qu'un mort-vivant. Il n'incarne plus qu'un pouvoir défaillant, que les *rayas* eux-mêmes (les sujets non-musulmans de l'Empire ottoman) peuvent défier ouvertement.

Enfin, sur le plan sexuel, le narrateur nervalien se livre à une démythification radicale d'Abdul-Medjid :

« Quand le sultan traverse, dans Péra, la foule immense de femmes grecques se pressant pour le voir, il lui faut détourner les yeux de toute tentation, car l'étiquette ne lui permettrait pas une maîtresse passagère, et il n'aurait pas le droit d'enfermer une femme de naissance libre. Il doit s'être blasé bien vite sur les Circassiennes, les Malaises ou les Abyssiniennes, qui seules se trouvent dans les conditions possibles de l'esclavage [...]. De telle sorte que le sultan, réduit à n'avoir pour femmes que des esclaves, est lui-même fils d'une esclave, – observation que ne lui ménagent pas les Turcs dans les époques de mécontentement populaire. »<sup>27</sup>

Les rôles sont désormais totalement renversés : loin d'être un Don Juan surpuissant, le maître du harem impérial est incapable de satisfaire son envie de séduire une Européenne. Cet homme que les voyageurs ont longtemps rêvé comme un débauché serait en réalité un « escalve », au sens propre comme au figuré. Il renvoie implicitement au narrateur, en symétrie inversée, l'image parodique qu'il donne de lui-même, dès l'Introduction du *Voyage*

<sup>20</sup> Gérard de Nerval, *Voyage en Orient* [1851], dans *Œuvres complètes*, éd. Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, t. II [1984], p. 609.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 610 ; je souligne.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 609.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 612.

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> Voir Michel Brix, *Les Déesses absentes, vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval*, Paris, Klincksieck, 1997, chapitre II.

<sup>27</sup> Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. II, p. 611.

en Orient, où le séjour à Vienne est placé sous le signe de la déception amoureuse<sup>28</sup>. Toujours en quête de la figure d'Isis, Gérard n'appréhende que des ombres, et devra se résigner à des échecs, notamment avec Zeynab, l'esclave javanaise, laquelle refuse précisément ce rôle, puisqu'elle affirme être une *cadine*, une dame.

Au-delà de l'arrière-plan politique, qui justifie une image dégradée du pouvoir ottoman, le sultan, chez Nerval, apparaît comme une projection auto-ironique du voyageur lui-même, incarnant un éternel au-delà du désir, c'est-à-dire à la fois un élan vers l'autre et la conscience d'un vide central de l'être que rien ne pourra jamais combler, – d'où cette posture « mélancolique », toujours décalée, distante, impliquant un dédoublement de soi.

On retrouve, bien que de manière beaucoup moins développée, une image similaire chez Maxime Du Camp, qui accomplit son premier voyage en Orient (sans Flaubert) en 1844. Il aperçoit lui aussi le sultan lorsqu'il se rend à la mosquée pour la prière du vendredi :

« Il est de petite taille ; son visage maladif et grêlé s'encadre d'une barbe rare et roussâtre ; il paraît écrasé par un colossal ennui. L'empire, il s'en occupe peu, il le laisse aux soins de ses favoris, et se contente de se dire encore le maître de la terre. »<sup>29</sup>

Le portrait se veut réaliste, révélateur de déficiences physiologiques (Du Camp est fils de médecin), comme ce visage « maladif et grêlé » qui semble rabaisser le sultan au niveau d'un syphilitique. Le sexe démultiplié apparaît ici comme un dérivatif, comme le piètre succédané d'une impuissance politique réelle. Véritable marionnette qu'on montre au peuple pour lui faire croire que le pouvoir existe encore, Abdul-Medjid est peint comme un « vieillard de vingt ans, voûté, pâle, décrépit, pauvre fantôme qu'on arrache quelquefois à son Harem bien-aimé pour lui rappeler qu'il doit ses dévotions à son ancêtre Mahomet »<sup>30</sup>.

Mais le sultan n'est pas qu'un vulgaire débauché. Ou plus exactement, l'intensité de son activité sexuelle, qui ne lui procure qu'un « colossal ennui », est la contre-partie symbolique d'un pouvoir autrefois immense, mais qui a désormais perdu toute crédibilité. Du Camp fait d'ailleurs remonter la décadence du pouvoir ottoman au sultan Mahmoud, auquel il attribue une sorte de pulsion suicidaire, par incapacité à rétablir « la puissance des Osmanlis » : « À la fin, voyant son œuvre inutile, perdant l'espoir et le courage, il se renferma dans ses séraï et accéléra sa mort par ses débauches et ses excès. »<sup>31</sup> Quant au fils, il ne lui reste plus qu'à aller jusqu'au bout de ce mouvement de retrait du monde extérieur, sorte de plongée volontaire dans la féminité anesthésiante du harem : « Abdul-Medjid arriva alors. Il regarda d'un œil épouvanté l'abîme qui se creusait de toutes parts ; il eut peur, il ferma les yeux et s'endormit. »<sup>32</sup>

Il n'y a pas de doute que Du Camp, homme tourné vers l'action (on connaît le portrait qu'il fera de Flaubert, accusé d'être un éternel rêveur, dans ses *Souvenirs littéraires*), ne peut guère se reconnaître dans l'image qu'il donne de ce sultan en état de mort clinique. Hanté par la mort, comme en témoignent ses romans (*Les Mémoires d'un suicidé* et *Les Forces perdues*), il est tout aussi désireux de surmonter la complaisance morbide qu'il décèle en lui-même. Abdul-Medjid, pour le narrateur des *Souvenirs et paysages d'Orient*, est une figure-repoussoir, une manière d'exorciser des fantasmes en les représentant et en les condamnant (la mort apparaît très clairement comme une sanction d'excès sexuels qui sont eux-mêmes donnés à voir comme une fuite coupable hors de l'Histoire).

<sup>28</sup> Voir cette remarque, à propos de Katty : « Hélas ! mon ami, nous sommes de bien pâles don Juan. J'ai essayé la séduction la plus noire, rien n'y a fait » (*ibid.*, p. 204).

<sup>29</sup> Maxime Du Camp, *Souvenirs et paysages d'Orient*, Paris, A. Bertrand, 1848, p. 113-114.

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 115-116.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 116.

Le portrait du sultan, précisément parce que ce dernier renvoie à l'idée du pouvoir absolu, comporte toujours une forte charge symbolique. Celui qui se fait appeler par les Turcs « l'ombre de Dieu sur la terre »<sup>33</sup> éveille chez les voyageurs à Constantinople, surtout s'ils sont écrivains, des réflexions qui renvoient à leur propre statut dans la société. Par sa solitude altière, le souverain ottoman exerce une fascination profonde sur Théophile Gautier, qui a l'occasion de l'observer à deux reprises, pendant l'été 1852. Le portrait qu'il fait d'Abdul-Medjid, à l'occasion de la fête du Baïram, est l'un des exemples les plus remarquables du motif du « sultan mélancolique ». Il faut le citer entièrement :

« Sa figure immobile m'a paru profondément empreinte des satiétés suprêmes du pouvoir ; un ennui fixe et intense toujours égal à lui-même, éternel comme la neige des hauts lieux, lui faisait comme un masque de marbre et solidifiait des traits assez peu réguliers. Le nez n'a pas cette courbe aquiline du type turc ; les joues sont pâles et encadrées d'une barbe fine et brune, et martelées de quelques plans qui trahissent la fatigue ; le front, autant que le fez le laisse voir, m'a paru large et plein ; quant aux yeux, je ne puis les comparer qu'à des soleils noirs arrêtés dans un ciel de diamant ; aucun objet ne semblait s'y réfléchir ; comme les yeux extatiques, on les eût cru absorbés par quelque vision insaisissable au vulgaire. »<sup>34</sup>

Ce portrait n'a évidemment plus rien de « réaliste », malgré quelques éléments qui semblent d'abord renvoyer à des traits individualisants, mais qui connotent en fait, pudiquement (la « fatigue »), les excès sexuels supposés du sultan, – une représentation occidentale assez stéréotypée. Gautier fait de ce visage une sculpture. Il enlève à Abdul-Medjid ses caractéristiques ethniques (le nez n'a pas le « type turc ») pour leur substituer une représentation idéale, presque désincarnée, d'un demi-dieu statufié (son « ennui » lui donne un « masque de marbre »). L'oxymore du « soleil noir », qu'on trouvait déjà dans le *Voyage en Orient* de Nerval, associé à l'allégorie de la mélancolie de Dürer<sup>35</sup>, contribue à *dépolitiser* l'image du sultan pour faire de celui-ci une métaphore de la condition ambiguë de l'artiste au XIXe siècle, à la fois désireux d'être reconnu comme un être d'exception (le fameux « sacre de l'écrivain », pour reprendre la formule de Paul Bénichou) et inquiet d'être marginalisé, dans une société bourgeoise de plus en plus tournée vers les valeurs matérielles. Gautier, qui a toujours refusé, depuis sa préface à *Mademoiselle de Maupin* (1835), l'idée d'une littérature « instrumentale » (au service d'une cause sociale : le progrès, la philanthropie, la civilisation...), mais qui est par ailleurs tout à fait conscient des compromis que l'artiste doit accepter de faire pour vivre (c'est le journalisme qui est son gagne-pain, et c'est d'ailleurs dans *La Presse* que paraît d'abord *Constantinople*, sous forme de feuilletons), Gautier, donc, projette manifestement, lui aussi, ses propres fantasmes, où s'expriment aussi bien des désirs que des peurs, dans cette figure du sultan qu'il qualifie d'« extra-humaine », mais dont il ajoute qu'« il se glaçait lentement dans cette froide solitude des êtres uniques »<sup>36</sup>. Cette méditation mélancolique sur le pouvoir éclaire ainsi, sous un jour peut-être moins optimiste qu'on ne pourrait le croire au premier abord, la préface d'*Émaux et Camées*, où le poète se

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 115, note.

<sup>34</sup> Théophile Gautier, *Constantinople* [1853], dans *Constantinople et autres textes sur la Turquie*, éd. Sarga Moussa, Paris, La Boîte à Documents, 1990, p. 224.

<sup>35</sup> « Le soleil noir de la mélancolie, qui verse des rayons obscurs sur le front de l'ange rêveur d'Albert Dürer, se lève aussi parfois aux plaines lumineuses du Nil, comme sur les bords du Rhin, dans un froid paysage d'Allemagne » (Nerval, *Voyage en Orient*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., t. II, p. 301). Claude Pichois précise en note que la première version de ce texte remonte à 1846 (*ibid.*, p. 1476).

<sup>36</sup> Gautier, *Constantinople*, op. cit., p. 224.



comparait à Goethe rédigeant tranquillement son *Divan occidental-oriental* « au bruit du canon brutal »<sup>37</sup>.

### III. La rencontre entre Lamartine et Abdul-Medjid

Pour terminer ce passage en revue du portrait du sultan chez quelques voyageurs romantiques français, je voudrais commenter brièvement la rencontre entre Abdul-Medjid et Lamartine, à l'occasion du second voyage en Orient de ce dernier, pendant l'été 1850<sup>38</sup>. On sait que Lamartine, après avoir accédé brièvement au pouvoir (il fut quelques mois ministre des Affaires étrangères, en 1848), demanda au sultan, par l'intermédiaire de son grand-vizir Rechid-Pacha, une concession territoriale, où il envisageait de fonder une colonie agricole. Avant de se rendre près de Smyrne, il passa évidemment par Constantinople, où il sollicita une audience auprès d'Abdul-Medjid, qu'il rencontra dans l'un de ses kiosques impériaux. Il consacra plusieurs pages de son *Nouveau Voyage en Orient* au récit de cette rencontre, où la présence d'un intermédiaire, bien que rendue obligatoire par le protocole (c'est Rechid-Pacha qui joua ce rôle), est peu à peu oubliée, dans le récit, au profit d'un face à face qui se transforme en une sorte de complicité idéale entre deux êtres « mélancoliques ». Voyons d'abord le portrait que Lamartine fait de son hôte illustre :

« Le sultan Abdul-Medjid est un jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, d'une expression un peu plus mûre que son âge ; sa taille est élevée, souple, élégante, gracieuse ; il porte sa tête avec cette noblesse et cette flexibilité de pose qu'on admire dans les statues grecques et que donnent la longueur du cou et la proportion ovale de la figure. Ses traits sont réguliers et doux, son front élevé, ses yeux bleus, ses sourcils arqués comme dans les races caucasiennes, son nez droit sans roideur, ses lèvres relevées et entr'ouvertes, son menton, cette base de caractère dans la figure humaine, ferme et bien attaché : l'ensemble noble, fier, mais adouci par le sentiment d'une supériorité calme, qui a plus le désir d'être aimé que d'être imposant ; un peu de timidité juvénile dans le regard, un peu de mélancolie répandue en nuage sur les traits ; un peu de lassitude dans la pose, comme un homme qui a souffert ou pensé avant le temps. Mais ce qui domine, c'est une espèce de gravité sensitive, pensive ; et l'expression d'un homme qui porte quelque chose de saint comme un peuple, qui le porte devant Dieu et qui sent la sainteté de son fardeau. »<sup>39</sup>

Ce portrait reprend certains éléments déjà mis en évidence antérieurement, en particulier une esthétisation, observée chez Gautier, et qu'on retrouve chez Lamartine avec la référence aux statues grecques. Mais ce dernier y ajoute une dimension anthropologique qui témoigne de la diffusion croissante des théories raciologiques au XIXe siècle<sup>40</sup>. La comparaison avec « les

<sup>37</sup> Théophile Gautier, *Émaux et camées* [1852], dans *Œuvres poétiques complètes*, éd. Michel Brix, Paris, Bartillat, 2004, p. 443.

<sup>38</sup> Cet épisode a été jusqu'à présent quasiment occulté par la critique lamartinienne. Voir cependant Robert Mattlé, *Lamartine voyageur*, Paris, Bocard, 1936, p. 415 et suiv., et Willy Sperco, « Lamartine et son domaine en Asie Mineure. Lettres et documents », dans *La Revue de France*, 15 octobre 1938. Voir également notre article « Le *Nouveau Voyage en Orient* de Lamartine : formes du retour et construction d'un espace idéal », dans *Le Second voyage ou le déjà-vu*, études réunies par François Moureau, Paris, Klincksieck, 1996, p. 69-77.

<sup>39</sup> *Nouveau Voyage en Orient* [1851-1853], dans Alphonse de Lamartine, *Œuvres complètes*, Paris, chez l'auteur, t. XXIII (1863), p. 63-64.

<sup>40</sup> Sur ce point, voir *L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIIIe-XIXe siècles)*, sous la dir. de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, 2003.

« races caucasiennes », c'est-à-dire, pour reprendre la terminologie de l'époque, les différents « rameaux » de la « race blanche »<sup>41</sup>, en est le révélateur. Du coup, cette catégorisation permet de penser la population turque comme appartenant au même ensemble « racial » que les Français. En insistant sur la blancheur « ethnique » d'Abdul-Medjid, mais aussi sur le bleu de ses yeux, ou encore sur la douceur de ses traits, Lamartine *occidentalise* le sultan, qui devient ainsi une figure sur laquelle il devient facile de projeter ses propres préoccupations, telle cette sanctification d'une représentation populaire, qui doit plus à la révolution de 1848 qu'à la Turquie contemporaine.

Mais la stratégie du narrateur du *Nouveau Voyage en Orient* est plus complexe encore, et on assiste, dans la mise en scène de son entretien avec le souverain ottoman, à une véritable captation de celui-ci. Orateur attentif à l'*effet* qu'il produit sur son auditoire, Lamartine utilise tout son charisme d'homme politique pour convaincre son royal interlocuteur (et, à travers lui, ses lecteurs potentiels, donc ses compatriotes !) qu'une grande responsabilité pèse sur ses épaules et qu'il doit rentrer dans son pays pour le servir :

« J'observais tout en parlant le visage et les yeux d'Abd-ul-Medjid pour voir si j'étais compris, et quelle impression lui faisaient mes paroles. Il était évident, à la manière d'écouter, de regarder, d'incliner mélancoliquement la tête en geste d'assentiment, ou de sourire à propos, qu'il me comprenait avec autant de facilité que de justesse.

Son visage prenait toutes les impressions de mon discours, ses yeux calquaient mes paroles : fier lorsque j'étais fier, résigné quand j'étais résigné, triste quand j'étais triste, homme à l'unisson d'un autre homme. »<sup>42</sup>

On a affaire ici à une sorte de phénomène de *possession*, à un quasi-empoisonnement qui fait d'Abdul-Medjid un double de son visiteur français. Si l'interlocuteur des dialogues platoniciens finit toujours par confirmer la parole de Socrate, il a au moins une existence discursive. Le sultan, dans le *Nouveau Voyage en Orient*, s'identifie totalement au narrateur, qui dicte les conditions et la substance d'un entretien totalement instrumentalisé, l'homme politique déchu venant chercher une caution auprès de celui qui, fût-il affaibli, incarne encore le pouvoir fort dont Lamartine a toujours rêvé. Avec ce processus d'identification réciproque, on tient sans doute l'exemple le plus remarquable d'une proximité imaginaire entre le voyageur et le sultan, donc entre l'Occident et l'Orient, – il n'y a du reste rien d'étonnant à cela, puisque dès 1835, le narrateur du *Voyage en Orient* prophétisait « l'inévitable rapprochement » de ces deux régions du monde<sup>43</sup>.

À travers ce rapide panorama de quelques voyageurs français de l'époque romantique, parmi lesquels Lamartine joue un rôle central, on a pu voir la façon dont l'image du sultan se modifie, ce dernier apparaissant comme un être de plus en plus affaibli, mais qui continue néanmoins d'exercer une véritable fascination, d'autant qu'il renvoie, indirectement, aux soubressauts auxquels on assiste en France au même moment, – le XIXe siècle n'est-il pas, après tout, celui des révolutions ? Du coup, les voyages en Orient de l'époque révèlent une vision « mondialiste » de l'Histoire, où le traditionnel clivage Orient/Occident passe parfois au second plan en regard d'analogies structurelles comme le fossé qui se creuse entre le pouvoir d'un seul et la société. Par son rôle politique, mais aussi du fait qu'il accomplit deux

<sup>41</sup> Louis Figuier, dans *Les Races humaines*, fait de la race *caucasique*, ou *aryenne*, « la souche primitive de notre espèce » (Paris, Hachette, 1872, p. 39). Le nombre des « races » humaines varie d'un auteur à l'autre, au XIXe siècle, mais leur catégorisation, puis leur hiérarchisation, est une constante dans l'anthropologie naissante de l'époque.

<sup>42</sup> Lamartine, *Nouveau Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>43</sup> Lamartine, *Voyage en Orient*, *op. cit.*, p. 457.

voyages en Orient, à plus de quinze ans d'intervalle, Lamartine contribue largement à la constitution de ce nouveau regard sur la Turquie, qui n'a plus rien de l'ennemi traditionnel qu'elle pouvait encore représenter au XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui s'avère au contraire, par sa faiblesse même, d'une étonnante proximité : la « mélancolie » prêtée au sultan renvoie, non par hasard, à celle des écrivains de la génération romantique.

Sarga MOUSSA (CNRS, UMR LIRE)

Article paru dans *Actes du colloque international Lamartine, Tirc / Turquie*, Gertrude Durusoy dir., Izmir, Presses de l'Université EGE, 2004, p. 243-253.